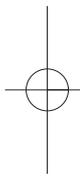


Sous la direction de

Pierre-Antoine Chardel  
&  
Bernard Reber

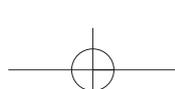


# Écologies sociales

Le souci du commun



**Parangon/Vs**



## Chapitre 2

# L'approche brésilienne de l'écologie sociale Propos sur la relation nature – société

*Marta de Azevedo Irving, Maria Inácia D'Ávila,  
Tania Maria de Freitas Barros Maciel et  
Marie-Louise Conilh de Beyssac*

La relation entre nature et société, telle qu'elle a pu affecter l'héritage de la pensée moderne, contemporaine et industrielle, est marquée par un paradoxe. D'une part, cette société est dominée par la marchandisation de la nature, comme résultat d'un engrenage permanent et frénétique dans la production de biens et de services, mû par la prolifération de désirs aussi intenses qu'insatiables. Face à ce scénario tout à la fois mutant et provisoire, rien ne dure, tout est remplacé dans le temps et dans l'espace. C'est l'ère de la non-permanence de la « modernité liquide »<sup>129</sup>, de la transposition du référentiel de l'« être humain » vers celui de l'« avoir humain »<sup>130</sup>. Ainsi, la nature humaine se détache-t-elle de la nature naturelle. D'autre part, la nature nous fabrique de la même manière que nous la fabriquons<sup>131</sup>. Dans cette relation, tous partagent le même destin sur la *Terre Patrie*<sup>132</sup>. Non seulement cette reconnaissance

## 92 Écologies sociales

est essentielle, mais une nouvelle relation entre nature et société est nécessaire dans une perspective planétaire, sur la base de la compréhension de ce qu'Edgar Morin dénomme une « communauté de destin » : « (...) la globalisation a produit l'infratexture d'une société monde. Une société requiert un territoire comportant de permanentes et innombrables intercommunications – c'est ce qui est advenu à la planète: elle nécessite sa propre économie (...) absente aussi est la conscience d'une communauté de destin indispensable pour que cette société devienne Terre Patrie »<sup>133</sup>. Cette réflexion sur une communauté de destin implique une nouvelle connexion entre l'homme et la nature, ce lien s'exprimant dans un contexte dynamique d'interdépendance entre ces deux univers. Or, cette réflexion constitue l'un des points de départ pour la redéfinition de la construction des savoirs, à partir du référentiel théorique de l'écologie sociale, qui se voit doté d'une nouvelle signification aujourd'hui au Brésil. Cette redéfinition s'opère en fonction des débats découlant des controverses et des tensions d'un pays en voie de développement. Il est important également de mentionner que dans ce cas, le développement de l'écologie sociale est au centre du débat académique comme des politiques publiques. Ces débats se reflètent dans la nécessité de déconstruire le « mythe moderne de la nature vierge »<sup>134</sup>, une tendance qui s'est consolidée en Amérique Latine, inspirée par les bases théoriques de la biologie de la conservation<sup>135</sup>, ou encore par la perspective de scission société/nature, orientée par une interprétation utilitariste du milieu naturel, renforcée par les logiques capitalistes contemporaines. Cette thèse est défendue également, sur la base d'arguments distincts, par Edgar Morin et Serge Moscovici. Ils ont été des sources d'inspiration et ont offert un référentiel théorique adopté par d'innombrables chercheurs engagés dans la voie de l'écologie sociale au Brésil. Pour comprendre la logique de ce processus, nous chercherons en premier lieu à situer les bases de l'écologie sociale, en mettant l'accent sur les travaux de Morin et de Moscovici, qui constituent d'importantes sources d'inspira-

## Théories critiques et pratiques de l'écologie sociale 93

tion théorique dans le cas brésilien. Ensuite, nous illustrerons les spécificités et les nuances de la construction de la connaissance au Brésil, à partir de l'exemple de la conception du Programme *Eicos*<sup>136</sup> de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro, un des pionniers dans le débat concerné par la recherche de nouvelles bases conceptuelles et méthodologiques pour penser autrement le rapport entre société et nature. À partir de là, nous aborderons les aspects appliqués de la recherche, en ayant en vue les potentialités de ce domaine pour de nouvelles voies d'acquisition de connaissances.

### **L'écologie sociale: de l'origine aux perspectives brésiliennes**

L'écologie sociale peut être conçue comme une écologie politique critique qui réunit un domaine de connaissance en constante transformation, avec les apports théoriques et appliqués de la biologie, de la science environnementale, de la sociologie, de l'anthropologie et de la géographie, de l'économie écologique, de la politique et de la psychologie sociale, pour ne mentionner que les disciplines les plus évidentes. En outre, elle se construit à partir des expériences pratiques et des apports des mouvements sociaux, comme l'écologisme et le féminisme, pour citer les plus marquants dans ce domaine de la connaissance. Une des principales questions auxquelles on tente de répondre est de savoir s'il est possible de construire une théorie anti-essentialiste de la nature. Arturo Escobar<sup>137</sup>, chercheur en études latino-américaines, proche des altermondialistes<sup>138</sup>, rappelle que la nature est toujours construite par nos processus discursifs et d'attribution de significations, de sorte que ce que nous percevons comme naturel est également culturel et social. En d'autres termes, la nature est simultanément réelle, collective et discursive – fait, pouvoir et discours – et elle doit être naturalisée, sociologisée et déconstruite conformément à cela<sup>139</sup>. D'autre part, cela veut dire que nos propres croyances en la nature en tant qu'intouchée et indépendante cèdent – avec les technosciences moléculaires de recombi-

## 94 Écologies sociales

naissance de l'ADN, de la cartographie génétique et de la nanotechnologie – à une nouvelle vision de la nature qui devient produite artificiellement. Ceci entraîne une transformation ontologique et épistémologique sans précédent, que nous commençons à peine à comprendre : « Quelles nouvelles combinaisons de nature et culture deviendront acceptables et praticables ? »<sup>140</sup>.

Cependant, pour que s'établisse une conceptualisation de l'écologie sociale, si celle-ci est interprétée comme une écologie politique critique, il est nécessaire de la comprendre au moyen d'une formulation interdisciplinaire (et non pas par une juxtaposition de savoirs) et d'une reconnaissance de voies distinctes possibles pour la production de connaissances<sup>141</sup>. Dans cette perspective, on peut trouver quelques précurseurs parmi les penseurs associés à l'« écologie humaine »<sup>142</sup>, aux défenseurs du « développement endogène »<sup>143</sup> ou de l'« éco-développement »<sup>144</sup>. Ainsi surgit une perception distincte et plus ample de la conception de l'écologie<sup>145</sup>, qui va se trouver au centre de tous les débats internationaux, à partir de Stockholm (1972)<sup>146</sup>, de Rio (1992)<sup>147</sup> et de ses retombées récentes à savoir Rio + 20 (2012)<sup>148</sup>. Néanmoins, on ne peut ignorer que dans les décades allant de 1960 à 1990, divers courants contestataires radicaux, ou même utopiques, comme celui de l'écoféminisme<sup>149</sup>, l'écosocialisme, l'écologie politique et l'écologie profonde, apportèrent déjà au débat des contributions importantes.

L'emploi du terme écologie sociale n'est pas récent. Gilberto Freyre, sociologue brésilien, l'utilisait déjà comme un synonyme de l'écologie humaine en 1945<sup>150</sup>. Murray Bookchin, utilise la même expression dans les années 1960. Pour ce dernier, ce qui définit littéralement l'écologie sociale comme « sociale » est la reconnaissance du fait qu'une grande part de nos problèmes écologiques résulte de problèmes sociaux majeurs<sup>151</sup>. L'écologie sociale constitue ainsi une discipline qui permet d'étudier les problèmes qui découlent des crises à la fois sociales et environnementales. Dans sa vision de l'écologie, on attribue une valeur égale à

## Théories critiques et pratiques de l'écologie sociale 95

la critique, à la construction, à la théorie et à la pratique. Pour lui, le terme lui-même d'écologie sociale implique que l'on ne peut séparer la société et la nature<sup>152</sup>. L'écologie sociale entend souligner que les dimensions sociales font partie intégrante de la réflexion écologique et que l'interprétation du mode de fonctionnement de composantes non humaines permet la compréhension d'une réalité à la fois dynamique et complexe, ce que le chercheur en sciences sociales se doit d'intégrer d'un point de vue théorique et pratique. Dans le même horizon d'une épistémologie critique, la terminologie est encore utilisée en Europe par les chercheurs allemands, comme c'est le cas avec Egon Becker, fondateur de l'Institut d'Écologie Sociale de Francfort, et qui a publié en 2006 une collection sous le titre *Soziale Ecology*<sup>153</sup>.

Évidemment, il y a d'innombrables nuances entre les divers courants de l'écologie sociale et les spécificités de chaque groupe de pensée qui tendent à refléter leurs aspirations quotidiennes et leurs identités, tant par les types de problèmes à affronter que les contextes politiques du débat. Ainsi, entre les pays d'Amérique Latine également, les priorités, les bases conceptuelles adoptées et les cadres méthodologiques utilisés dans la production de la connaissance en écologie sociale ne sont pas exactement les mêmes. Si d'un côté, on reconnaît la potentialité de ce domaine vaste et interdisciplinaire de la connaissance, d'un autre côté, celui-ci est également objet de critique de la part des systèmes conventionnels de production de connaissances, axés sur des perspectives conventionnelles et disciplinaires pour l'interprétation de la réalité<sup>154</sup>. Découlant de cet état de fait, d'innombrables centres et unités de recherche ont été créés, principalement à partir de la réflexion de l'écologie sociale et de ses retombées éthiques et politiques. Ils font écho aux prémisses d'engagement social et éthique dans la construction de la connaissance, spécialement dans la convergence interdisciplinaire des domaines des sciences humaines et sociales et dans leurs interfaces avec les sciences de la nature. Au Brésil, Vilson

## 96 Écologies sociales

Carvalho, dans sa thèse de doctorat intitulée *Les racines de l'Écologie Sociale – Le parcours interdisciplinaire d'une Science en construction* (2005)<sup>155</sup>, illustre cette affirmation lorsqu'il mentionne que malgré la croissance significative des études dans le domaine et la création de divers centres de recherche et de programmes de post-graduate orientés vers la thématique de l'écologie sociale<sup>156</sup>, « il est notoire qu'une grande parcelle de la communauté académique, de manière générale, ignore encore son existence, et ne sait même pas à quoi se réfère exactement ce domaine de connaissances et de pratiques »<sup>157</sup>. Selon cette voie d'analyse, réfléchir sur un rapport possible de l'être humain avec la nature, nécessite d'entreprendre un exercice de déconstruction de mythes historiques dominants dans la société contemporaine au travers desquels la nature est essentiellement perçue comme une ressource pour l'homme, lequel se voit lui-même compris comme l'agent d'un processus. Cette discussion s'inspire fortement des formulations d'Edgar Morin et de Serge Moscovici qui, à travers leur œuvre, reflètent les orientations de certains chercheurs en écologie sociale et politique au Brésil. Nous allons désormais voir dans quelle mesure.

### **Edgar Morin et Serge Moscovici: deux références essentielles pour la réflexion sur les relations entre société et nature au Brésil**

Edgar Morin propose une critique radicale des conceptions dominantes de la société contemporaine, basées sur la disjonction entre l'homme et la nature. Pour lui, ce cloisonnement qui résulte de la perspective disciplinaire qui caractérise la science moderne (et postmoderne), empêche la relation entre les parties et celle des parties avec le tout. Dans *Le paradigme perdu: la nature humaine* (1973)<sup>158</sup>, ouvrage de référence dans ce débat, il soulève la question de la fragmentation de la science et la disjonction entre les sciences humaines et sociales et les sciences de la nature pour expliquer la réalité. Cette disjonction semble aussi

## Théories critiques et pratiques de l'écologie sociale 97

illustrer une perception de dissociation entre l'homme et la nature qui s'est consolidée au cours du temps. Cette thématique est reprise aussi d'une manière plus ciblée dans *Terre-Patrie*<sup>159</sup> (1993), dans *L'an I de l'ère écologique* (2007)<sup>160</sup> et, plus récemment, dans *La voie* (2011)<sup>161</sup>. Selon Edgar Morin, les sociétés dites « archaïques » se sentaient intégrées dans le Cosmos. Aujourd'hui encore, plusieurs religions orientales insèrent l'homme dans la dynamique du vivant. Or, le monothéisme juif, puis chrétien et musulman, ont établi la disjonction entre l'être humain et le monde animal, en lui attribuant « le privilège d'être créé à l'image du divin ». Cette première rupture a été suivie d'une deuxième, au XVII<sup>e</sup> siècle en raison du développement de la civilisation occidentale, influencée par la pensée de Descartes (et d'autres penseurs), pour lequel l'homme était « l'unique sujet dans l'univers, le seul à posséder une âme dont les animaux seraient dépourvus », avec pour vocation de devenir comme « maître et possesseur de la nature »<sup>162</sup>. C'est ainsi que se consolidait le début de cette « conquête » de la nature où tout ce qui était vivant devait être manipulé ou détruit, par la voie capitaliste ou par le fonctionnement des sociétés occidentales. Morin mentionne également qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, tandis que les poètes et les écrivains inscrivaient les êtres humains dans une « nature maternelle », les sciences la réduisaient et la fragmentaient comme autant d'objets de la physique, de la chimie et de la biologie, renforçant ainsi la rupture dans l'interprétation de la relation entre société et nature. Pour lui en effet : « Il aura fallu qu'apparaisse, au dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, la science écologique, que progressent la cosmologie, les sciences de la Terre, la connaissance de la préhistoire, pour concevoir que s'il se distingue de l'animalité par sa conscience et sa culture, l'être humain porte en lui toute l'histoire de l'univers et de la vie »<sup>163</sup>. Ainsi, la pensée occidentale opère-t-elle par disjonction et réduction. Pourtant, dans cette dynamique, les résistances et les ruptures se produisent, se répètent et se reconstruisent en permanence. Ce serait là peut-être des solutions possibles qui pourraient nous per-

## 98 Écologies sociales

mettre d'aboutir à une réelle « métamorphose civilisationnelle », telle que Morin la souhaite. Cependant, une logique de disjonction demeure renforcée par le modèle de développement dominant dans les sociétés industrielles, et se trouve réalimentée dans le contexte du capitalisme, qui établit une dichotomie dans cette relation dans la mesure où il transforme le milieu naturel en ressource et ne privilégie pas l'indissociabilité entre nature et culture<sup>164</sup>. De plus, si la nature n'est pas associée à la valeur intrinsèque, la protection du milieu naturel se justifie essentiellement vis-à-vis de « nécessités humaines »<sup>165</sup>. Dans cette schizophrénie postmoderne, la reproduction permanente de la croyance de la domination humaine sur la nature se consolide. Nature et société forment pourtant un complexe indissociable, comme le montrent à des degrés divers, Edgar Morin, Serge Moscovici et Félix Guattari.

Les conséquences de l'historique mythe moderne de la nature vierge et la conscience d'un état de « crise éthique de civilisation » exigent désormais une nouvelle lecture du processus de développement, dans laquelle l'être naturel est également un être social et l'être social est un être naturel. Dans l'élan de cette réflexion philosophique, émerge ainsi l'« imprévisible annoncé », exprimé par la crise écologique et environnementale. Cette crise, dans sa face la plus aiguë depuis ces dernières décennies, met également en échec la modernité elle-même, dont les dimensions les plus valorisées (consécration de l'autonomie, de la liberté, de la personnalité et de l'auto-réalisation des individus, de l'avoir et non de l'être) se volatilisent. Cet éclatement s'accompagne d'un malaise diffus, exprimé par l'isolement social, moral et politique, et entraîne avec lui l'aliénation, la perte de la solidarité et le renforcement de l'individualisme. Le malaise social se confond avec les problèmes environnementaux et écologiques. Avec eux, apparaît un éveil subi, provoqué par la perception de la crise et la panique en raison des risques associés aux modèles de développement en vigueur. Avec un tel scénario adviennent « les incertitudes causées par la certitude de l'imprévisibilité »<sup>166</sup>.

## Théories critiques et pratiques de l'écologie sociale 99

Dans cette réflexion, il est possible également d'associer à la pensée de Morin l'œuvre de Moscovici, pour qui la question écologique exprime la conscience que la place de l'homme dans la nature est en crise, ce qui rend légitime le refus de continuer à considérer l'homme comme une espèce privilégiée en continuant de séparer l'histoire des sociétés humaines de l'histoire de la nature. Cette conscience écologique représente la configuration de l'un des principaux dilemmes de l'époque contemporaine. La pensée de Serge Moscovici se présente dès lors comme un « naturalisme subversif »<sup>167</sup>. Il est possible de comprendre la trajectoire de Moscovici en se rapprochant de son œuvre *De La Nature : pour penser l'Écologie*, présentée ainsi par l'anthropologue Pascal Dibie : « Il s'agit d'inventer une culture nouvelle qui soit adéquate à l'humanité, qui tienne compte de l'obligation et du nécessaire équilibre entre nature et sociétés »<sup>168</sup>. La question de la nature occupe plusieurs des œuvres de Moscovici, telles que *L'Essai sur l'Histoire Humaine de la Nature* (1968)<sup>169</sup>, *Société contre Nature*, (1972)<sup>170</sup>, *Hommes domestiques et Hommes Sauvages* (1974)<sup>171</sup>. Son ouvrage *De la nature : pour penser l'écologie*, (2002)<sup>172</sup> a été considéré comme un renouvellement de la compréhension des relations entre l'Homme et la Nature. Celle-ci fait partie de l'Homme, et est en création permanente. Dans ce sillage, Corinne Gendron et Jean-Guy Vaillancourt (2007)<sup>173</sup> abordent ce qu'ils appellent la question du « naturalisme subversif ». Selon eux, le naturalisme subversif « consiste en un double rétablissement : celui des hommes dans la Nature et celui de la Nature dans l'Histoire »<sup>174</sup>. Les défis pour y arriver sont liés aux besoins de « réenchanter le monde » et d'un « retour à la nature qu'annonce le retour d'un désir de vie susceptible de s'opposer à la culture mortifère qui s'accomplit avec la modernité »<sup>175</sup>. L'écologie sociale serait-elle alors un domaine du « naturalisme subversif » au XXI<sup>e</sup> siècle ? Si on considère la thématique de la « Nature » telle qu'elle est au centre du débat sur le développement, cela est tout à fait possible.

## 100 Écologies sociales

Pour Moscovici la question de la Nature est la question la plus importante du XXI<sup>e</sup> siècle. Selon lui, pour que l'homme accomplisse sa tâche vis-à-vis de la Nature, il doit renforcer le rôle de l'écologie politique: « Et cela n'est pas une affaire de comités d'éthique, de morale – il n'y a pas d'experts en éthique ou en morale – mais c'est l'affaire de chacun, de citoyens. Pour moi l'écologie politique a été, et est toujours, ça »<sup>176</sup>. La même idée est partagée par Morin, selon une approche complémentaire. Pour lui, « la politique de l'humanité est une politique de symbioses planétaires... »<sup>177</sup>. Cela nécessite de repenser la place de l'homme dans son lien avec la nature, dans un contexte de crise de civilisation. Mentionnant la crise écologique, comme l'un des principaux problèmes contemporains, il souligne que « les voies pour la menace écologique ne sont pas seulement techniques, elles nécessitent, prioritairement, une réforme de notre mode de pensée pour embrasser dans sa complexité la relation entre l'humanité et la nature »<sup>178</sup>. Mais est-il possible de garder un quelconque « état de communion » face aux risques et aux dangers présents qui affectent nos sociétés humaines ?

Pour répondre à cette question, Moscovici formule l'argument de la substitution de Dieu par l'homme, en laïcisant le problème théologique de la création de la Nature: « Dans le temps, la source de la création de la nature était Dieu. Dieu ne faisait rien d'autre que créer le monde. La notion de la nature se substituait à Dieu dans cette fonction. [...] La nature c'est notre problème, ce problème théologique est en train de se reformuler en terme laïc »<sup>179</sup>. Mais la question ne reste pas seulement à ce niveau. Dans la perspective du rôle de l'homme dans cette réflexion, il mentionne un niveau encore plus profond d'analyse: celui de la « reliance » avec la nature. En traitant de l'écologie politique, Moscovici n'oublie pas cet aspect: « L'éternel retour à la Nature, vu sous l'aspect du désir, signifie le retour de tous les corps dans les corps des corps, la terre où chacun se sent chez soi, notre *oikos* depuis les origines »<sup>180</sup>. Morin mentionne également fréquemment dans son œuvre la

## Théories critiques et pratiques de l'écologie sociale 101

nécessité du *religere* (reconstruire le lien) et évoque le sens de la « communauté de destin » dans sa relation avec la « Pachamama » (la « Grand-Mère »), comme on le verra après : « La prise de conscience de cette communauté de destin terrestre doit devenir l'événement clé du XXI<sup>e</sup> siècle : nous devons nous sentir solidaires de cette planète dont la vie conditionne la nôtre, Pachamama... »<sup>181</sup>. C'est peut-être là le désir (paradoxal ?), vis-à-vis la nature. La figure de la « Grand-Mère » pour symboliser la Nature peut se glisser ici comme étant un recours à une quête d'appartenance filiale, cherchant dans « la chair et le sang » de la Nature ce qui relie l'homme au Cosmos. Moscovici est en quête de cette « reliance » avec la Terre. Il partage ses inquiétudes avec son contemporain et ami Edgar Morin dans *Le paradigme perdu : la nature humaine*<sup>182</sup>. Morin dénonce quant à lui la disjonction entre les sciences humaines et sociales et les sciences de la nature pour expliquer la réalité et toutes les conséquences de cette dynamique de « pensée contre-nature ». Cette thématique est reprise dans *Terre-Patrie* (1993)<sup>183</sup> et, plus récemment, dans *La Voie* (2011)<sup>184</sup>, comme nous l'avons mentionné auparavant.

Les idées de Morin et de Moscovici ont certainement eu un impact sur une certaine tendance à la transdisciplinarité dans la production de la connaissance académique relativement aux questions écologiques. Elles ne cherchent pas à reproduire des concepts sur (et pour) l'écologie sociale : « Je ne pense pas qu'il y ait une science de l'écologie. Il y a, sans doute, toute une série de connaissances, de pratiques, qu'on met dans une discipline ; mais ce sont des pratiques et des connaissances très différentes. [...] Et le fondement de l'écologie, c'est de créer une nouvelle forme de vie. Le but de l'écologie — et d'ailleurs c'est le rôle du mouvement, qui doit faire ces choses-là —, c'est de créer, de penser et de faire des expériences, pour avoir une nouvelle forme de vie »<sup>185</sup>. L'aspiration majeure de Moscovici est que l'écologie politique puisse devenir un grand mouvement social parmi les autres, tels que le féminisme et le

## 102 Écologies sociales

pacifisme. Cela, même s'il ne pense pas qu'on puisse établir une échelle de valeurs entre ces mouvements : « D'abord parce qu'il y a beaucoup de synonymie. Par exemple, quand j'ai écrit le livre *La société contre nature*, c'était sur les rapports des femmes et des hommes, parce que d'une certaine manière femme et homme représentaient la Nature et la Culture. Et je pense que c'est toujours le cas. Donc ce sont des choses qui sont liées. [...] Le problème de la Nature c'est quelque chose qui m'a préoccupé, et je le raconte dans mon autobiographie, très tôt dans ma vie [...] »<sup>186</sup>. Et il essaie d'expliquer aussi, l'impossibilité de dominer la Nature : « Vous aviez les théories racistes pour qui la nature est quelque chose qui ne change pas. Les propriétés biologiques, etc., ce sont des choses qui ne changent pas. Et d'autre part, vous avez cette théorie qu'il y avait à ce moment-là, cette théorie un peu positiviste, ou marxiste, de l'ordre dominateur de la Nature. Mais, qu'est-ce que ça veut dire « dominer la Nature » alors que ce qui est la Nature, l'état de la nature est quelque chose qui change tout le temps ? On ne peut pas dire « je domine la Nature » »<sup>187</sup>. Cet aspect changeant, ce mouvement incessant de construction de son objet, est repris par Pierre Fedida, dans « Cette subjectivité qui fait peur »<sup>188</sup>. Selon lui, Serge Moscovici rappelle que rien ne sera « plus faux et plus néfaste que cette double aliénation subjectiviste de l'homme et physicaliste de la nature »<sup>189</sup>. L'esprit de cette pensée est bien illustré dans un autre entretien, de 2008<sup>190</sup>, quand le militant dépasse l'universitaire. En effet, Moscovici répond comment il aimerait être connu, soit comme une référence de l'écologie politique ou soit comme référence de la représentation sociale. Il a répondu ainsi : « Oh, comme le père de l'écologie politique, oui. Parce que c'est quand même quelque chose qui est plus pratique. Vous savez, je suis universitaire, mais j'ai toujours pensé qu'en fait, quelque part, nous devons toujours revenir vers l'humanité normale, c'est-à-dire, celle qui nous intéresse, c'est elle que nous devons intéresser. Je ne dis pas que ça c'est une application à la science, c'est l'action »<sup>191</sup>. Ainsi, en fonction des argu-

## Théories critiques et pratiques de l'écologie sociale 103

ments présentés, on comprend dans quelle mesure Morin et Moscovici constituent deux références fondamentales pour le développement de l'écologie sociale au Brésil, orientée également par la perspective du « naturalisme subversif », de la nécessité de reconstruction du lien entre nature et société dans les discussions sur le développement et la production de connaissances dans une perspective interdisciplinaire, avec l'ambition évidente de la transdisciplinarité. Sur la base de cette perspective, en 1992, s'est constitué le Programme *Eicos d'Écologie Sociale et de Psycho-sociologie des Communautés*, de l'Institut de Psychologie de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro, dont nous allons présenter quelques caractéristiques.

### **Le Programme EICOS: une perspective pionnière en écologie sociale au Brésil**

En considérant la base de discussion adoptée par l'écologie sociale, un projet de recherche de terrain étalé sur cinq ans (qui commença en 1984) – sur la préservation culturelle et écologique d'une région du Brésil (le Pantanal au Mato Grosso do Sul) – a permis d'établir une expérience de formation dans ce domaine au-delà d'un cadre strictement académique. Les antécédents de ce projet datent de la création à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (UFRJ), en 1983, d'un laboratoire de psychologie sociale clinique, lié aux questions de l'application pratique des théories des communautés et des groupes sociaux<sup>192</sup>. Résultant de ce processus, une équipe interdisciplinaire, faisant partie du laboratoire, a été créée pour la mise en œuvre du projet. Pour faire face à la demande de formation de ceux qui désiraient avancer dans ces réflexions théorico-pratiques (encore récentes au Brésil à l'époque), un programme interdisciplinaire post-graduate a été élaboré en 1989, à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro. Il a été appelé *Théorie et Pratique en Communautés*. En 1992 déjà, il portait le nom d'EICOS (Études Interdisciplinaires de Communautés et Écologie Sociale). Considéré comme une approche novatrice, il est devenu en 1993 une Chaire de

## 104 Écologies sociales

Développement Durable de l'Unesco. À l'époque du Projet SINUELO (Pour une préservation culturelle et écologique de la région du Pantanal) au Mato Grosso du Sud,<sup>193</sup> l'équipe a travaillé directement sur le terrain avec Joffre Dumazedier, l'un des fondateurs du mouvement d'éducation populaire « Peuple et Culture » en France. Suivant les expériences de développement culturel menées auparavant en France par Joffre Dumazedier, la conception du projet a été inspirée par la théorie de la décision, liée à un double cadre de référence de la connaissance et de l'action, de la théorie et de la pratique, le tout s'articulant dans une réflexion intégrée : « de nature probabiliste, axiologique et praxéologique »<sup>194</sup>. Le fait d'avoir choisi pour l'orientation du projet deux critères principaux<sup>195</sup>, celui de développement socioculturel et celui du développement écologique, a permis la formulation des présupposés fondateurs du Programme EICOS<sup>196</sup>, pour réfléchir aux conceptions de nature et de culture :

1) Les actions de développement – qu'elles soient de préservation ou des changements dans l'environnement – ne sont pas possibles si elles sont dissociées de l'homme qui y habite, et par conséquent, de sa dynamique culturelle.

2) L'environnement ne peut pas être conçu comme une donnée isolée, mais comme une donnée de la culture d'une communauté, c'est-à-dire comme un processus d'interaction du socioculturel et de la nature, engendré par l'homme.

Destiné à la formation de chercheurs de différents niveaux dans le domaine de la psychosociologie de communautés et de l'écologie sociale, le programme s'approprie différents versants psychosociaux du développement dans ses dimensions sociales, culturelles, écologiques, économiques et politiques, en renforçant la recherche participative pour la mise en place d'une formation axée sur l'action éducative communautaire. Unissant théorie et pratique, par une vision interdisciplinaire, voire même transdisciplinaire, trois axes de recherche ont été établis autour des thématiques suivantes : communautés et développement, genre et développement et éthique du développe-

## Théories critiques et pratiques de l'écologie sociale 105

ment. Dans ces trois axes, la discussion du rapport nature/société fut un point de départ fondamental et inspirateur pour la recherche et la formation. On compte dans ce programme quelques groupes de recherche, dans la discussion du rapport nature et société lié à la réflexion sur le développement et, parfois, des acteurs des mouvements sociaux et de la gestion publique. Ces groupes s'organisent actuellement en deux axes de recherche: « Communauté, Développement, Environnement et Inclusion Sociale » et « Nouvelles Cartographies Sociales et Politiques du Quotidien Contemporain ».

Le premier axe est centré sur la perspective interdisciplinaire des dimensions psychosociales et anthropologiques du développement, en considérant comme thématique d'investigation académique, les subjectivités liées à l'interprétation du patrimoine naturel et culturel et le développement vers une éthique de la citoyenneté, l'engagement social et la gouvernance. Le deuxième axe propose une lecture interdisciplinaire des nouvelles sociabilités du quotidien contemporain. Dans cette perspective, plusieurs groupes de recherche sont officiellement enregistrés au sein du Conseil National de Développement Scientifique et Technologique (CNPq) du Ministère de la Science et de la Technologie<sup>197</sup>; parmi lesquels « Communauté, Environnement et Développement », « Laboratoire d'Images: Genre, Corps, Espace, Participation et Développement », « Science, Technologie, Éducation et Culture », « Gouvernance, Biodiversité, Aires Protégées et Inclusion Sociale » et « Laboratoire d'Investigations en Éducation, Environnement et Société ». Ces thématiques sont au cœur du débat sur le développement au Brésil et le *Programme Eicos* a déjà formé une génération de chercheurs et de gestionnaires publics, engagés actuellement dans la recherche interdisciplinaire ou dans la prise de décision au niveau des politiques publiques et également au niveau des représentations clés de la société civile.

Le besoin d'offrir une formation interdisciplinaire aux jeunes chercheurs, adaptée aux différents niveaux acadé-

## 106 Écologies sociales

miques (master, doctorat) a aussi incité le programme, dès le début, à intégrer enseignements théoriques et pratique. C'est ainsi que les enseignements sont renforcés par des ateliers d'entraînement – méthodes de collecte de données, enregistrement visuel du quotidien, méthodologie participative – ainsi que la pratique des recherches de terrain et la participation des étudiants aux différentes activités de projets et de laboratoires de recherche, orientés par des professeurs et chercheurs. Dans ce parcours, EICOS, au fur et à mesure des années, est devenu un programme de réflexion académique ainsi que de dialogue fertile entre les différents secteurs de la société. Cette tendance s'est consolidée à partir de la réalisation de plusieurs séminaires nationaux et internationaux, d'échanges permanents de chercheurs et de l'accueil de professeurs invités et d'étudiants des différentes régions du pays et de l'étranger, de la signature de plusieurs conventions, en particulier entre le Brésil, la France et les pays l'Amérique Latine, pour accomplir leur tâche basée sur le principe suivant: « C'est la société tout entière qui est en train de devenir éducative »<sup>198</sup>.

### **Vers une écologie sociale appliquée**

L'expérience de recherche menée dans le cadre d'EICOS, centrée sur la perspective de l'écologie sociale, a démontré son importance et sa pertinence opérationnelle, compte tenu de la complexité du thème et des tensions impliquées dans la relation entre société et nature, dans le cas de pays en développement. En effet, indépendamment de sa base théorique (dans la logique du « naturalisme subversif ») et de ses possibilités dans la construction d'un cadre méthodologique novateur, on ne peut négliger l'importance du débat proposé par l'écologie sociale, face aux nombreux défis de la société contemporaine. Dans ce contexte, au cours du dernier siècle, de nombreuses conférences internationales ont été consacrées à ce thème<sup>199</sup>. Des conventions de portée globale ont été signées dans le but de mieux contrôler la dégradation des milieux naturels et l'escalade des risques qui caractérisent la crise environnementale. Mais ces conventions

## Théories critiques et pratiques de l'écologie sociale 107

ont dû le plus souvent affronter de nombreux obstacles pour leur mise en œuvre<sup>200</sup>. Il est prouvé de plus en plus clairement que les conditions socio-environnementales de la planète ne sont guère toujours optimales. Au contraire, les symptômes de ce que Moscovici dénomme la « banqueroute écologique » sont encore plus évidents. Celle-ci est caractérisée par l'augmentation de la pauvreté, des épidémies, du déboisement et de la destruction des forêts dans les zones naturelles (avec une perte évidente de biodiversité). Les logiques dominantes demeurent influencées par les modèles de production et de consommation et des modes de vie non durables, basés sur la croyance d'une nature aux ressources illimitées. Cette affirmation se concrétise chaque jour dans les contradictions de pays en développement pour lesquels l'existence de la nature dans son état préservé est interprétée fréquemment comme un obstacle au processus de croissance économique. Ainsi, la matière première qui se trouve au cœur du processus pour redonner du sens à la relation entre société et nature s'exprime par les conflits causés par les subjectivités antagoniques impliquées dans cette recherche de sens. Si, d'un côté, la nature (dans son état préservé de l'action humaine) est interprétée comme un problème pour le développement, d'un autre côté, ironiquement, elle est également synonyme de possibilité d'une rencontre de l'homme avec lui-même (comme fuite du quotidien). On ajoutera qu'elle est réinterprétée également par le marché comme une voie possible d'insertion économique et/ou sociale. Cette vision de la nature aux facettes multiples et contradictoires, est illustrée par Irving sur la base de la réalité brésilienne: « les dimensions humaines, de la nature et de l'environnement naturel et social sont soumises à la logique mercantile et monétaire, élevant à l'extrême la contraposition et la dissociation société/nature. Cependant, il ne suffit pas de reconnaître que la tendance vers une crise sociale et environnementale plus aiguë réside dans le système capitaliste et dans sa nécessité vitale de lucre continu et croissants. Nombreuses sont les dimensions historiques,

## 108 Écologies sociales

sociales et culturelles qui contribuent à illustrer la situation paradoxale dans laquelle les environnements sont agressés et détériorés avec une détermination obstinée, et en même temps, il se développe un sentiment d'estime pour la nature et pour un environnement favorable à la vie humaine et sociale »<sup>201</sup>. Cette affirmation illustre aussi une importante contradiction (voire une certaine schizophrénie) contemporaine: le désir de dominer la nature et la nécessité de reconstruire une certaine « reliance » avec elle, pour la survie de l'humanité elle-même. Dans cette contradiction, la notion de nature destituée de sa valeur intrinsèque, et réduite à sa valeur marchande, s'oppose frontalement à la notion de nature, dans le sens de l'unique chemin capable de restaurer la « reliance » de l'être humain avec lui-même comme avec le Cosmos. Dans le cadre de subjectivités multiples et de conflits permanents, le terrain de l'écologie sociale semble illimité. Ceci est devenu évident par les demandes croissantes de recherche et de partenariat avec les divers segments de la société dans la production innovante de connaissances au Brésil. Dans ce scénario de contradictions et de débats entre différentes perceptions de la nature et les pressions soutenues du marché qui sont à l'origine des plusieurs conflits, les stratégies internationales sont systématiquement discutées en vue de la « conservation de la nature ».

Dans le discours des politiques publiques au Brésil, il semble y avoir aussi une opposition claire entre la tendance à la marchandisation de la nature par la voie du marché et sa dotation de sens redonnée pour la survie et l'épanouissement affectif. Cette tension peut être observée clairement par les tendances constatées dans le processus de mise en œuvre des principales conventions internationales en vigueur, axées sur ce débat, avec des répercussions évidentes au Brésil, pays de dimension continentale. En effet, d'un côté, il est soumis à la demande de croissance économique, et, de l'autre, à l'engagement vers un compromis de protection de la nature plus exigeant. On ne peut négliger, dans ce contexte, l'influence des ambiguïtés des politiques publiques et des conventions internationales dans la définition des priorités de

## Théories critiques et pratiques de l'écologie sociale 109

pays comme le Brésil, en ce qui concerne l'interprétation dichotomique nature/société. La *Convention sur la Diversité Biologique* (CDB) par exemple, prend en considération la question d'une juste répartition des bénéfices découlant de l'utilisation de la biodiversité et celui de la mise en valeur des aspects sociaux, symboliques et subjectifs liés à la conservation de la nature. Pourtant, en même temps, elle valorise économiquement la biodiversité au moyen des *Environmental Services* ou « services environnementaux »<sup>202</sup>. Cette même contradiction s'observe dans la mise en œuvre de la *Convention sur les Changements Climatiques*, qui commence à prendre en considération les impacts sociaux et environnementaux des modes de production et de consommation, découlant de la destitution de la valeur intrinsèque de la nature, tout en mettant en valeur des mécanismes comme le *Mécanisme de Développement Propre* (MDP)<sup>203</sup> et celui de *Réduction des Émissions liées à la Déforestation et à la Dégradation des forêts* (REDD)<sup>204</sup> comme solutions possibles pour résoudre le problème. Ce débat commence également de manière indirecte avec les engagements définis envers les *Objectifs du Millénaire* (PNUD, 2005)<sup>205</sup> et la *Convention sur la Diversité Culturelle* (Unesco, 2005)<sup>206</sup>. Sur ce terrain de réflexion, la notion de nature elle-même commence aussi à être comprise comme une construction humaine, dans laquelle de nouvelles logiques sont tracées et transmutes dans l'interprétation (« re-signification ») de la relation entre société et nature. Ce terrain riche en débat théorique et en réflexion a orienté la recherche dans le domaine de l'écologie sociale au Brésil. Ce contexte a contribué également à l'élargissement de la portée de la base théorique de l'écologie sociale (dans la perspective du « naturalisme subversif »), pour consolider l'importance de la recherche interdisciplinaire liée à la discussion des rapports entre société et nature. Celle-ci comprend également les conséquences pour les politiques publiques et pour la formation éthique et citoyenne d'une nouvelle génération de chercheurs, engagés politiquement dans la construction d'une nouvelle vision du monde et d'une nouvelle voie civilisatrice.